

<b>Zeitschrift:</b>	Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles
<b>Herausgeber:</b>	Société Vaudoise des Sciences Naturelles
<b>Band:</b>	99 (2020)
<b>Artikel:</b>	Faut-il encore avoir peur des dragons (à notre âge)? : Ou comment dépasser les explications individualistes à l'inaction face au changement climatique
<b>Autor:</b>	Sarrasin, Oriane / Pahlisch, Colin / Elcheroth, Guy
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-917229">https://doi.org/10.5169/seals-917229</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Faut-il encore avoir peur des dragons (à notre âge) ?

**Ou comment dépasser les explications individualistes  
à l'inaction face au changement climatique**

Oriane SARRASIN<sup>1\*</sup>, Colin PAHLISCH<sup>2</sup> & Guy ELCHEROTH<sup>3</sup>

SARRASIN O., PAHLISCH C. & ELCHEROTH G., 2020. Faut-il encore avoir peur des dragons (à notre âge) ? Ou comment dépasser les explications individualistes à l'inaction face au changement climatique. *Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles* 99: 5-12.

## L'activité humaine dérègle le climat: face à cette réalité, beaucoup d'inaction

C'est maintenant un fait indéniable: le climat se dérègle du fait de l'activité humaine sur Terre. Plus de 97 % des articles sur le sujet attestent en effet d'un changement climatique anthropique (COOK *et al.* 2013; ce taux serait même, selon le même auteur, de 99 % actuellement (THE GUARDIAN 2019)). Les températures moyennes augmentent, les eaux montent et s'acidifient, le permafrost fond, etc. L'accord de Paris, passé en 2015 entre 195 nations du monde (dont la Suisse) a pour objectif de limiter le réchauffement moyen « nettement en dessous de 2 °C par rapport aux niveaux préindustriels et en poursuivant l'action menée pour limiter l'élévation de la température à 1,5 °C par rapport aux niveaux préindustriels » (UNITED NATIONS CLIMATE CHANGE 2020). En 2018, le rapport du Groupe Intergouvernemental des Experts du Climat (GIEC, ou IPCC en anglais) met pourtant en garde que même un réchauffement de 2° aurait des conséquences catastrophiques, et que c'est 1,5° qu'il faut à tout prix viser (IPCC 2018a). Atteindre cet objectif nécessite de diminuer de 45 % les émissions de CO<sub>2</sub> d'ici à 2030, pour atteindre zéro émission nette en 2050. Il faut donc des changements sur tous les plans, énergétiques, bien sûr, mais également économiques et surtout politiques, et ceci très rapidement. Deux ans plus tard, les choses ont-elles vraiment changé? Des consciences se sont certes réveillées, s'ajoutant aux mouvements écologistes existant depuis des décennies... mais les actions concrètes restent bien en deçà de ce qui serait nécessaire et, dans de trop larges secteurs, le *business as usual* prédomine toujours (ce qui pourrait mener à +5° en 2100; voir TOLEFFSON 2020).

Pourquoi tant d'inaction? Face à la nécessité d'effectuer de profonds changements, existe-t-il des barrières psychologiques qui renforcent les barrières structurelles et politiques en place, au point de les rendre infranchissables? Avec comme point d'accroche un texte central en psychologie de l'environnement sur les « dragons de l'inaction » (GIFFORD 2011), ce mot d'opinion revisite certaines réponses classiques qui ont été données à ces questions au sein des sciences humaines et sociales. Nous y avançons que l'opposition faite entre décisions politiques contingentes et dispositions psychologiques, *présumées stables*, fait partie du problème. En fait, une telle opposition néglige ce qui est peut-être notre meilleur espoir de changement: les dispositions psy-

<sup>1</sup> Institut de Psychologie, Faculté des sciences sociales et politiques, Université de Lausanne

<sup>2</sup> Section de Français, Faculté des Lettres, Université de Lausanne

<sup>3</sup> Institut des Sciences sociales, Faculté des sciences sociales et politiques, Université de Lausanne

\* Auteure pour correspondance : oriane.sarrasin@unil.ch



chologiques sont elles-mêmes malléables; elles sont sensibles au contexte social (et écologique) et imbriquées dans des appartenances collectives multiples, dont certaines sont émergeantes. Dans le contexte d'un tournant que nous espérons historique dans la lutte contre le changement climatique, il devient urgent de faire preuve d'imagination scientifique pour mieux rendre compte de l'imbrication des transformations écologiques, sociales et psychologiques en cours, et pour mettre en lumière les nouveaux univers des possibles qui s'ouvrent dès lors.

### **Dépasser l'individualisation de la responsabilité**

La psychologie de l'environnement s'est longuement penchée sur les barrières empêchant l'adoption d'un mode de vie compatible avec les limites écologiques de notre planète. Dans un article qui continue de marquer les esprits, Robert Gifford, un des plus grands noms du domaine, a identifié vingt-neuf « dragons de l'inaction », classés en sept catégories (GIFFORD 2011; voir tableau 1). Cinq de ces familles de dragons ont directement trait à l'individu et à son fonctionnement. Elles peignent l'image d'un être humain caractérisé par un défaut de rationalité - incapable de se mettre en cohérence avec l'injonction de ne pas mener sa propre espèce, ainsi que les autres, à l'extinction (#1) - trop facilement motivé à croire à des idéologies incompatibles avec la sauvegarde de la biosphère (#2) et trop enclin à se focaliser sur les coûts (#3) et risques (économiques, sociaux ou psychologique; #4) inhérents au changement. Au niveau comportemental (#5), Gifford a soulevé les tendances humaines à rester dans ses habitudes, à privilégier les changements faciles à atteindre plutôt que ceux qui sont efficaces dans leur résultats (par ex. en tenant compte de la diminution effective d'émissions qu'ils permettraient) et à atténuer les gains des changements positifs par des compensations négatives, créant ainsi des effets dits de « rebond » (par ex., conduire plus car on a acheté un véhicule hybride).

La recherche en psychologie a montré que ces « dragons » sont plus qu'un simple jeu de l'esprit. Le récit de leur existence est cohérent avec des comportements qui ont été observés dans une large panoplie d'études passées. Pourtant, prescrire la lutte contre les dragons pour pouvoir avancer dans la bonne direction est un pas supplémentaire, qui peut prêter à croire que la solution au dérèglement climatique réside uniquement, ou principalement, dans l'action individuelle. La question posée par Maniates en 2001 reste d'actualité: est-ce vraiment en décidant, chacun·e pour soi, de planter un arbre ou de faire du vélo que l'on finira par sauver le monde ensemble? Dépasser ce que cet auteur a nommé *l'individualisation de la responsabilité* revient à privilégier des actions à caractère plus politique, au sens large, capable de produire des changements structuraux (économiques, sociaux, etc.). Dans la mesure où ces changements ne vont pas être réalisés par la main d'un « despote éclairé », ils presupposent forcément une adhésion suffisamment large pour générer la légitimité et la pression politique requises.

En fin de compte, que l'on croie à l'addition des bonnes volontés individuelles ou à la lutte politique, dans les deux cas de figure, l'efficacité du changement réside dans une convergence des actions individuelles et une transformation des normes sociales à une échelle suffisamment large pour générer des conséquences massives et/ou produire de nouvelles majorités. Cela nous amène tout d'abord à nous interroger sur la manière dont les enjeux du dérèglement climatique entrent dans le débat public: la convergence des actions doit pouvoir s'appuyer sur un consensus suffisamment large sur les raisons et les finalités du changement. Pour Gifford, la sixième famille de dragons est celle du manque de confiance, envers les scientifiques notamment. En l'occurrence, le récit scientifique du dérèglement climatique serait-il trop empreint de doutes

Tableau 1. Les dragons de l'inaction.

#	Familles de dragon	Un exemple par famille
1	Limites de la cognition	Tendance à l'optimisme,
2	Idéologies	Croyance en le « salut technologique »
3	Coûts irrécupérables	Pertes d'investissements financiers
4	Perception de risques	Risques sociaux perçus
5	Limites comportementales	Effet rebond
6	Manque de confiance	Déni
7	Comparaisons avec les autres	Normes sociales

pour être persuasif, trop complexe pour être efficace? Ou est-ce la manière dont ce récit est publiquement remis en question qui fait sortir ces dragons de leur grotte?

### Résister aux marchands du doute et aux sauveurs providentiels

Les chercheuses et chercheurs, quel que soit leur domaine, ne communiquent pas comme des journalistes, et encore moins comme des militant·e·s ou des politicien·ne·s. Par souci de méthode et de probité intellectuelle, les scientifiques laissent souvent une place au doute dans la communication de leurs résultats. Dans le rapport 2018 du GIEC à l'attention des instances politiques (IPCC 2018b), on peut par exemple lire que « les modifications des modes de vie et du comportement peuvent contribuer à l'atténuation des changements climatiques dans l'ensemble des secteurs. [...] (bon accord, évidences moyennes) ». Comment une personne lambda réagit-elle à une telle phrase? Une étude a mis en évidence que la manière dont étaient formulés les énoncés d'une version précédente d'un rapport du GIEC (celui de 2007) menait des membres du public à percevoir le dérèglement climatique comme plus incertain que les scientifiques à l'origine du rapport (BUDESCU *et al.* 2009). Selon des publications influentes de la psychologie de l'environnement, la perception du caractère hypothétique du dérèglement climatique (il y a un très large consensus sur le phénomène, mais son amplitude, son évolution et ses conséquences sont généralement présentées dans des fourchettes) contribuerait à rendre le phénomène « psychologiquement distant » (McDONALD *et al.* 2015) et à diminuer les velléités d'action (JONES *et al.* 2017). Nous trouvons-nous dès lors collectivement face à la situation décrite par le philosophe Jean-Pierre Dupuy (DUPUY 2002), à savoir que nous ne parvenons pas à *croire* à ce que nous *savons*, et donc à agir en conséquence? Selon cet auteur, la catastrophe climatique à venir « a ceci de terrible que (...) on ne *croit* pas qu'elle va se produire, alors même qu'on a toutes les raisons de *savoir* qu'elle va se produire » (p. 84).

Mais est-ce vraiment le récit scientifique en tant que tel qui sème le doute dans l'esprit humain? La chaîne de communication atteignant, *in fine*, le grand public, après avoir fait intervenir une pluralité d'actrices et d'acteurs marquant de leurs empreintes respectives la lisibilité du débat n'y est-elle pas pour beaucoup? Oreskes et Conway (2010) ont retracé l'influence considérable qu'exercent (aux États-Unis, en particulier) une nébuleuse de lobbies, de think tanks et d'une poignée de figures scientifiques emblématiques s'exprimant au-delà de leur champ d'expertise, dont la raison d'être consiste à entretenir le doute - au-delà du raisonnable et de la bonne foi - en brouillant activement les pistes sur des questions scientifiques touchant à des intérêts politiques et économiques puissants, dont notamment celle du réchauffement climatique. Dans ce cas de figure, la « distance psychologique », (pour reprendre la terminologie

de McDONALD *et al.* 2015) n'est donc pas tellement entre le message climatique et un public intrinsèquement récalcitrant au message, mais plutôt le reflet de l'étrangeté d'un débat dans lequel une partie fait tout pour que le message reste illisible.

Dans sa discussion de cette même famille de dragons sur le manque de confiance, Gifford s'interroge sur le rôle que jouent les émotions dans la communication sur le changement climatique. En effet, même lorsque des résultats de recherche sont transmis au public sans être activement déformés, ils ne vont pas forcément générer, par la seule force de leur contenu, les changements nécessaires. Faut-il, par exemple, faire peur pour motiver l'action? Ce mode d'alerte compte parmi les plus fréquents. On ne dénombre plus aujourd'hui les dystopies climatiques au cinéma ou dans la littérature. Ces récits puissent dans ce que Hans Jonas appelait « l'heuristique de la peur » (JONAS 1993) : effrayer le public en produisant l'image d'un futur dévasté et hostile, pour mieux nous inciter à affronter la vérité et à s'engager dans le présent. *A contrario*, Gifford suggère que - combinée à d'autres dragons, tels certaines limites de la cognition humaine (#1) et la perception de ce que l'on « perdrat » en modifiant nos comportements (#3) - la peur mène certaines et certains à nier l'ampleur du problème. Les « appels à la peur » sont-ils alors efficaces ou contre-productifs? Les résultats des recherches sur le sujet ne permettent ni de confirmer, ni d'infirmer les hypothèses sur l'impact de la peur (RESER & BRADLEY 2017), ce qui suggère que la question pourrait être mal posée. Peut-être que la bonne question est moins de savoir si les récits dystopiques génèrent de la peur, mais ce qu'ils suggèrent de faire de cette peur. À ce titre, il n'est pas anodin de noter que les dystopies climatiques contemporaines, dont regorge la production cinématographique hollywoodienne, ont plutôt tendance à occulter la part d'entraide spontanée, de renouveau social et d'espoir (SOLNIT 2010), en un mot d'*utopie*, qui leur sont sous-jacents (ENGELIBERT 2019). De telles fictions ne servent donc trop souvent qu'à renforcer, face à la menace de la catastrophe, une conception compétitive et survivaliste des rapports sociaux, autour de la figure du héros salvateur. Le rapport à l'autre est au centre de l'argumentation de Gifford quant au septième et dernier dragon, à savoir la tendance de l'humain à se comparer aux autres, en particulier à celles et ceux avec qui nous avons des points en commun ou avec qui nous pouvons nous identifier.

### **L'urgence collective peut-elle déclencher une spirale de l'action ?**

L'humain se compare avec autrui de manière routinière, comme outil heuristique à la fois pour évaluer la pertinence des comportements les plus divers et pour situer ses propres comportements (il s'agit d'un autre grand classique parmi les constats de la psychologie sociale, remontant aux travaux pionniers de Festinger en 1954). Pour cette raison, les normes sociales, à savoir les attitudes et comportements que l'on perçoit chez autrui, sont prises en considération, en sus de facteurs purement individuels, dans les principaux modèles en psychologie de l'environnement (voir GIFFORD 2011). Dans une expérience désormais paradigmique, il a ainsi été démontré que les occupant·e·s d'une chambre d'hôtel ré-utilisaient davantage leur serviette lorsqu'on leur disait que les hôtes précédents en avaient fait de même. Expliquer que ce geste était bon pour l'environnement n'avait, en comparaison, que peu d'impact (GOLDSTEIN *et al.* 2008). D'autres études ont trouvé que partager des informations sur les comportements moyens au sein d'un voisinage peut provoquer un changement de comportement chez celles et ceux qui font moins bien que la norme, par exemple amener des personnes qui consomment plus d'énergie que la moyenne à réduire leur consommation (SCHULTZ *et al.* 2007). Comme

l'ont montré Nolan et collègues (2008), les normes perçues peuvent constituer à la fois le déterminant le plus puissant du changement de comportement et celui que les personnes concernées vont le moins invoquer pour expliquer leurs motivations. Ce paradoxe semble refléter une tendance, largement répandue dans les sociétés valorisant l'auto-détermination individualiste, à sous-estimer l'influence d'autrui sur nos comportements, voire à la considérer comme une anomalie. Mais une fois qu'on se défait de cette idée que le comportement est déterminé avant tout par des caractéristiques profondément enracinées dans la personnalité de chaque individu, plus que par les relations qu'elle ou il entretient avec d'autres personnes, un nouveau boulevard s'ouvre pour comprendre les dynamiques du changement accéléré.

Le salut de la planète pourrait donc découler d'un effet de cascade vertueux, où un nombre croissant d'individus et d'entités limitant leurs émissions servent successivement de point de référence au prochain cercle, jusqu'à ce qu'un point de bascule soit atteint, au-delà duquel la dynamique devient d'abord exponentielle (accélérant le changement) avant d'atteindre un point d'équilibre (consolidant les comportements écologiques en tant que normes sociales). Pour bien saisir ce processus, il est important de comprendre les possibilités de chacun·e, en dépassant le seul rôle de consommateur·ice, sur lequel la recherche en psychologie de l'environnement s'est focalisée pendant (trop) longtemps. Des leviers importants de réductions d'émissions existent effectivement via d'autres rôles : en tant qu'investisseur·euse·s, membres d'organisations ou de communautés, et citoyen·ne·s (NIELSEN *et al.* 2020). En effet, en demandant à sa banque ou à son assurance qu'elle n'investisse pas dans les énergies fossiles, à son entreprise qu'elle change ses pratiques (de voyage, de télétravail, de consommation de produits etc.), à sa communauté qu'elle consomme moins et mieux, à sa commune qu'elle rénove ses bâtiments, crée des pistes cyclables, ou à son pays qu'il taxe les billets d'avions etc., chacun·e peut mener à la réduction d'émissions autres (et bien souvent, nettement plus importantes) que les siennes. Un autre levier individuel et collectif, souvent ignoré, est la lutte contre la désinformation opérée par celles et ceux qui s'opposent aux changements nécessaires pour lutter contre le changement climatique (voir section précédente, sur le doute).

En ce sens encore, en mettant en scène des solutions collectives et non individualistes, la production et le recueil de *récits alternatifs sur notre futur commun* pourraient s'avérer féconds. Les récits ont en effet ceci de spécifiques qu'ils sont capables de modéliser nos actions et nos émotions. Ils parviennent, ce faisant, à redonner sens à notre existence, à réorienter notre agir et notre pâtir (RICŒUR 1983). Or, ainsi que le souligne aujourd'hui l'écologiste et militant Ailton Krenak, le consumérisme est parvenu à devenir un récit dominant, c'est-à-dire l'une des ressources de sens les plus facilement accessibles aux individus : « le monde croit que tout est marchandise au point de projeter en elle tout ce que nous sommes capables de vivre et de sentir. Toute expérience des personnes en différents endroits du monde se projette dans la marchandise » (KRENAK 2020, p. 39). Dès lors, créer d'autres récits, puiser dans la multiplicité d'expériences singulières qui composent notre rapport au monde les moyens de fonder un futur résilient et soutenable, se révèle l'une des tâches auxquelles l'urgence écologique nous demande *a minima* de nous atteler.

Par ailleurs, tenant compte de l'importance des normes sociales perçues comme catalyseur du changement par cascades, il est sans doute essentiel que l'engagement d'individus de tous les horizons, fonctions, strates de la population acquière la visibilité sociale (par les médias, abordés dans la section précédente, dans les récits, etc.) requise pour ouvrir de nouveaux

espaces à l'action collective. Mais aussi que la dynamique collective soit soutenue par des politiques publiques efficaces, partout où la volonté politique nécessaire s'est déjà formée (voir NYBORG *et al.* 2016). Reste cependant la question de savoir pourquoi une masse critique suffisante pour atteindre un point de bascule salutaire pourrait se former encore à temps, alors qu'un tel point n'a pas été atteint durant plusieurs décennies passées, au cours desquels le problème climatique a été de plus en plus clairement identifié par les scientifiques ? Nous ne pourrons pas répondre à cette question en extrapolant simplement des comportements futurs à partir d'observations passées, basées sur l'étude des comportements sociaux tant l'enjeu était effectivement « distant », existant principalement sous forme de scénarios abstraits. Il s'agit au contraire d'aller voir au plus près comment un *sentiment partagé d'urgence* peut infléchir la dynamique actuellement.

Différents types d'études permettent de faire exactement cela. D'une part, des recherches conduites sur des phénomènes identifiés comme « angoisse existentielle collective » ont montré que la perception que des communautés importantes auxquelles nous appartenons pourraient cesser d'exister dans le futur provoque généralement un investissement plus fort dans la pérennité de ces communautés (WOHL *et al.* 2012). D'autre part, il existe une riche tradition de recherches sur le comportement collectif en situation de catastrophes. Un pionnier de ces travaux, le sociologue américain Charles Fritz, avait déjà remarqué en 1961 que les comportements de solidarité spontanée ont tendance à se généraliser face à l'urgence collective et soulevé que « les catastrophes à grande échelle produisent un cadre de référence unique pour le comportement humain - un cadre de référence si différent qu'on ne peut faire la comparaison avec des crises de moindre importance ». Plus récemment, Ntontis et collègues (2020) se sont intéressés à la manière dont le sentiment d'appartenance et l'engagement dans une communauté d'entraide émerge, se maintient ou décline à nouveau, suite à l'inondation de la ville de York en décembre 2015. Leurs observations suggèrent qu'une catastrophe collective peut donner l'impulsion initiale à une manière différente de vivre ensemble et de se soucier du bien-être commun et que celle-ci peut soit s'évaporer, soit se solidifier dans la suite, selon que l'expérience de l'urgence est individualisée (par ex. par un traitement institutionnel des besoins d'aide qui renforce les inégalités) ou collectivisée (par ex. par le maintien d'actions horizontales et la mise en place de rituels commémoratifs partagés ; voir DRURY 2018).

## Conclusion

Le temps est peut-être venu de porter un regard différent sur les « dragons de l'inaction ». D'une part, face à l'urgence climatique, certains de ces dragons peuvent tout aussi bien être nos alliés que nos ennemis (permettant d'affronter, si besoin il y a, les autres). La capacité humaine d'ajuster nos comportements à ce que nous observons de notre environnement social est surtout un gage d'adaptabilité et pourra devenir le vecteur d'un changement accéléré face à l'urgence. La capacité humaine de douter des vérités établies, et de la légitimité des structures d'autorité en place, sera certainement une ressource indispensable pour dépasser des institutions sociales devenues incompatibles avec la préservation de la planète et des systèmes de croyances sur lesquels elles reposent. D'autre part, certains dragons, tels que les coûts et risques perçus, sont peut-être arrivés à un âge où ils ne risquent plus de cracher beaucoup de feu. Tant que la menace climatique n'était qu'un fait scientifique, comme motivation sociale elle ne pesait souvent pas très lourd dans la balance face à des facteurs sur lesquels reposent notre

place dans un système de relations sociales (par ex. notre budget en temps ou en argent, notre capacité de participer à des activités qui créent du lien social...). Mais à partir du moment où la menace climatique devient un fait social - d'abord localement, pour des communautés de plus en plus nombreuses, puis un jour, globalement – il est peu plausible que la répartition des poids sur la balance reste inchangée et que l'impression de « perdre » du temps, de l'argent ou de la convivialité gardent exactement la même signification (prohibitive) dans l'ère du dérèglement climatique tangible.

En fin de compte, l'impact sociétal du message climatique dépendra surtout de la lumière qu'il porte sur des expériences émergeantes, ainsi que des nouvelles pratiques collectives qu'il pourra faciliter. Son potentiel transformateur réside peut-être, avant toute autre chose, dans sa capacité à connecter une multitude d'expériences locales à un enjeu global commun. Trois tâches spécifiques en découlent pour celles et ceux qui sont soucieux·euses de renforcer l'impact du message climatique : Premièrement, d'exposer et de ré-exposer au grand public le caractère systémique des événements extrêmes en train de se multiplier (ce qui implique par ailleurs de savoir tracer une limite cohérente entre les doutes qui sont scientifiquement nécessaires, raisonnables et de bonne foi, et ceux qui ne le sont pas, voir ORESKES, 2004). Deuxièmement, de rendre encore plus visibles les liens entre les causes et conséquences physiques et directes du dérèglement climatique, d'un côté, et les causes et conséquences sociales et indirectes, de l'autre (pour ce faire, il faudra sans doute renforcer les échanges interdisciplinaires entre les sciences climatiques et celles qui étudient les dynamiques sociales, économiques et politiques qui vont déterminer le basculement d'un scénario climatique à un autre). Troisièmement, de montrer comment, à l'instar des causes primaires du dérèglement climatique, les obstacles à une mobilisation efficace pour y remédier sont également « anthropiques » : ils dépendent de cadres sociaux qui sont faits et défait par des actions humaines, et non pas de dispositions psychologiques inscrites de manière immuable dans notre nature humaine.

## BIBLIOGRAPHIE

- BUDESCU, D. V., BROOME, S., & POR, H.-H., 2009. Improving communication of uncertainty in the reports of the Intergovernmental Panel on Climate Change. *Psychological Science* 20: 299–308.
- COOK, J. *et al.*, 2013. Quantifying the consensus on anthropogenic global warming in the scientific literature. *Environmental Research Letters* 8: 1-7.
- DRURY, J., 2018. The role of social identity processes in mass emergency behaviour: an integrative review. *European Review of Social Psychology* 29: 38-81.
- DUPUY, J.-P., 2002. *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*. Seuil, Paris.
- ENGELBERT, J.-P., 2019. *Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse*. La Découverte, Paris.
- FESTINGER, L., 1954. A theory of social comparison processes. *Human Relations* 7: 117–140.
- FRITZ, C. E., 1961/1996. Disasters and mental health: Therapeutic principles drawn from disaster studies. *University of Delaware, Disaster Research Center. Historical and comparative disaster series #10*. Accessible à <http://udspace.udel.edu/handle/19716/1325>
- THE GUARDIAN, 2019. 'No doubt left' about scientific consensus on global warming, say experts. Accessible à <https://www.theguardian.com/science/2019/jul/24/scientific-consensus-on-humans-causing-global-warming-passes-99>
- GIFFORD, R., 2011. The dragons of inaction psychological barriers that limit climate change mitigation and adaptation. *American Psychologist* 66: 290-302.
- GOLDSTEIN, N.J., CIAUDINI, R.B. & GRISKEVICIUS, V., 2008. A room with a viewpoint: using social norms to motivate environmental conservation in hotels. *Journal of Consumer Research* 35: 472–482.

- INTERGOVERNMENTAL PANEL ON CLIMATE CHANGE, 2018a. Global warming of 1.5°C. An IPCC Special Report on the impacts of global warming of 1.5°C above pre-industrial levels and related global greenhouse gas emission pathways, in the context of strengthening the global response to the threat of climate change, sustainable development, and efforts to eradicate poverty. Accessible à <https://www.ipcc.ch/sr15/>
- INTERGOVERNMENTAL PANEL ON CLIMATE CHANGE, 2018b. Réchauffement planétaire de 1.5°. Résumé à l'intention des décideurs. Accessible à [https://www.ipcc.ch/site/assets/uploads/sites/2/2019/09/IPCC-Special-Report-1.5-SPM\\_fr.pdf](https://www.ipcc.ch/site/assets/uploads/sites/2/2019/09/IPCC-Special-Report-1.5-SPM_fr.pdf)
- JONAS, H., 2015[1993]. *Pour une éthique du futur*. Payot Rivages, Paris.
- JONES, C., HINE, D.W. & MARKS, A.D., 2017. The future is now: reducing psychological distance to increase public engagement with climate change. *Risk Analysis* 37: 331-341.
- KRENAK, A. 2020. *Idées pour retarder la fin du monde*. Paris, Editions du Dehors.
- MANIATES, M. F., 2001. Individualization: plant a tree, buy a bike, save the world? *Global Environmental Politics* 1: 31-52.
- MCDONALD, R.I., CHAI, H.Y. & NEWELL, B.R., 2015. Personal experience and the 'psychological distance' of climate change: an integrative review. *Journal of Environmental Psychology* 44: 109–118.
- NIELSEN, K. S., CLAYTON, S., STERN, P. C., DIETZ, T., CAPSTICK, S. & WHITMARSH, L., 2020. How psychology can help limit climate change. *American Psychologist*. Pré-publication en ligne.
- NOLAN, J.M., SCHULTZ, P.W., CIALDINI, R.B., GOLDSTEIN, N.J. & GRISKEVICIUS, V., 2008. Normative social influence is underdetected. *Personality and Social Psychology Bulletin* 34: 913–923.
- NTONTIS, E., DRURY, J., AMLÔT, R., RUBIN, G. J. & WILLIAMS, R., 2020. Endurance or decline of emergent groups following a flood disaster: implications for community resilience. *International Journal of Disaster Risk Reduction*. Pré-publication en ligne.
- NYBORG, K. et al., 2016. Social norms as solutions. *Science* 354, 42-43.
- ORESKES, N., 2004. Science and public policy: what's proof got to do with it? *Environmental Science & Policy* 7: 369-383.
- ORESKES, N., & CONWAY, E. M., 2010. *Merchants of doubt: how a handful of scientists obscured the truth on issues from tobacco smoke to global warming*. Bloomsbury Press, New York.
- RESER, J. P. & BRADLEY, G., L., 2017. Fear appeals in climate change communication. *Oxford Research Encyclopedia, Climate Science*. Accessible à <https://oxfordre.com/climatescience/view/10.1093/acrefore/9780190228620.001.0001/acrefore-9780190228620-e-386>
- RICŒUR, P., 1990. *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil : 167-198.
- SCHULTZ, P. W., NOLAN, J. M., CIALDINI, R. B., GOLDSTEIN, N. J. & GRISKEVICIUS, V., 2007. The constructive, destructive, and reconstructive power of social norms. *Psychological Science* 18: 429–434.
- SOLNIT, R., 2010. *A paradise built in hell. The extraordinary communities that arise in disasters*. Penguin, London.
- TOLLEFSON, J., 2020. How hot will Earth get by 2100? *Nature* 580: 443-445.
- UNITED NATIONS CLIMATE CHANGE, 2020. Qu'est-ce que l'accord de Paris? Accessible à <https://unfccc.int/fr/process-and-meetings/l-acCORD-de-paris/qu-est-ce-que-l-acCORD-de-paris>
- WOHL, M. J., SQUIRES, E. C., & CAOUETTE, J., 2012. We were, we are, will we be? The social psychology of collective angst. *Social and Personality Psychology Compass* 6: 379-391.